

A l'origine du nom du pont Sainte-Elisabeth à Saint-Junien

A Saint-Junien, le pont Sainte-Elisabeth qui franchit la Glane n'a pas toujours porté ce nom. Il était autrefois appelé pont des malades ou pont des lépreux. Un établissement accueillant des malades se situait à peu de distance, mais aujourd'hui la mémoire s'en est perdue et il faut aller puiser dans les archives pour tenter d'en savoir un peu plus.

Le cartulaire *O Domina* de l'évêché de Limoges mentionne la léproserie de Saint-Junien vers 1290 à propos d'un litige entre l'évêque et Laure de Chabanais, vicomtesse de Turenne. Le *Pouillé* du diocèse signale qu'il y avait à Saint-Junien en 1350, « une maladrerie pour lépreux » et que l'évêque permit en 1497 d'y construire une chapelle. Elle était sous l'invocation de sainte Elisabeth. L'abbé Arbellot, au XIX^e siècle, précise que la chapelle Sainte-Elisabeth existait encore en 1672, mais plus en 1848.

Léon Rigaud qui a compulsé le registre de la paroisse Saint-Pierre de Saint-Junien, supprimée à la Révolution, permet d'affiner encore la date de la disparition puisqu'il affirme qu'elle existe en 1719 et de plus mentionne que « la chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste est appelée communément Sainte-Elisabeth près le Pont des Malades ».

Le Chanoine Jean Collin dans son *Etat Topographique de la ville de Saint-Junien* (1655) dessine le pont en question, avec la mention Pont des Malades (planche LVIII). L'Etat des fonds de la paroisse de Saint-Junien, daté de 1744, mentionne à l'article n° 1684 : « une petite chapelle dédiée à sainte Elisabeth, confrontant la Borderie du Pont des Malades, le Grand Chemin de Glane et le Grand Chemin de Confolens, appartenant à la cure de Saint-Pierre ». Ce sont là des indications qui permettent une situation précise de la chapelle, d'autant plus que l'on peut également localiser la borderie du Pont des Malades « confrontant à la chapelle et au Grand Chemin de la ville de Saint-Junien au village de Manot. ».

La matrice du cadastre ancien de Saint-Junien levé en 1812 mentionne au n° 323 une maison en ruines dénommée Sainte-Elisabeth appartenant à Jean Lacour, tanneur. On



Au delà du pont, les maisons édifiées à l'emplacement de la chapelle Sainte-Elisabeth, CPA, vers 1900.

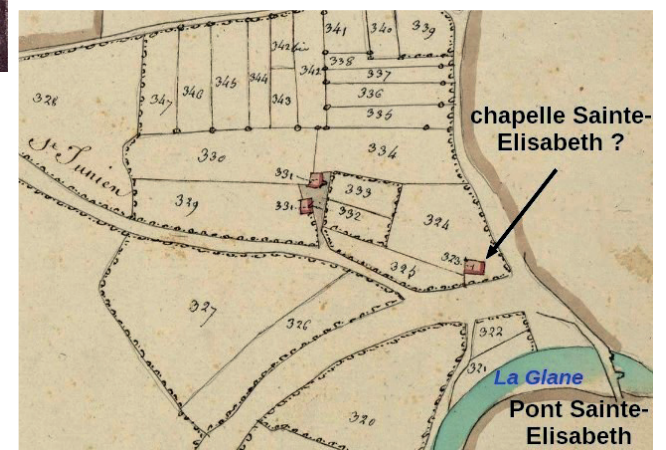
peut présumer qu'il s'agit de l'emplacement de l'ancienne chapelle. Le plan la représente, petit édifice isolé proche du pont et de la Glane, à l'intersection de trois chemins, l'un menant à Chabanais, un autre vers Manot et le troisième vers Confolens.

La maladrerie Sainte-Elisabeth de Saint-Junien se trouvait au bord de la Glane près du Pont Sainte-Elisabeth à qui elle a donné son nom, en bordure du chemin de Manot et « probablement dans les immeubles appartenant actuellement à la famille Ringuet » nous dit Vital Granet vers 1926. Ce qui confirme que les maladreries étaient « toujours placées dans la campagne vers une source ou un cours d'eau dans un but de salubrité et près d'un

chemin pour recueillir les aumônes des passants. Les constructions n'avaient rien de grandiose, elles consistaient en un groupe de petites maisons d'un aménagement très sommaire édifiées à proximité d'une chapelle. » (Louis Guibert, *Les lépreux et les léproseries de Limoges*, Ducourtieux, Limoges, 1905).

Du mobilier de la chapelle de la maladrerie de Saint-Junien, nous ne savons pas grand-chose ; d'après Léon Rigaud, « il existe encore une statue de sainte Elisabeth datant du XV^e siècle, taillée grossièrement et à moitié dans un bloc de chêne mal équarri, les bras sont inexistantes, la tête seule est assez finie et peinte. Elle appartient à un nommé Brun qui habite à Sainte-Elisabeth et elle est acuellement (en 1933) chez M. Papon, route de Brigueuil ». C'est peu, mais suffisant pour donner envie d'en savoir plus.

Michel Moreau



Extrait du cadastre de 1812, section F1.



Albert Chanson 1884-1945.

Voici un récit évoquant son arrestation, rédigé à partir du témoignage des parents de l'auteur.

18 mai 1944, 5 h du matin. Une voiture s'arrête au 3, rue Notre-Dame (chemin de Notre-Dame au Goth). Quel réveil pour mes parents dont la fenêtre de la chambre donne sur la rue ! Ils vivent à l'étage tandis qu'un vieux couple loge au rez-de-chaussée.

Pour Papa aucun doute : « ils » viennent pour lui, puisqu'il n'y a pas d'autre homme jeune (29 ans) dans l'immeuble, d'autant qu'il est prisonnier évadé. Il dit à maman : « Descends les retarder pour que j'aie le temps de partir par derrière et aller chez Mazoin ».

Pour cela il faut qu'il enjambe la fenêtre de la cuisine afin de se glisser sur les

toits des celliers situés en dessous ; de là il pourra sauter dans les jardins d'une maison abritant plusieurs locataires dont la famille précitée.

Maman, elle, est maintenant en présence de deux Allemands et de deux autres hommes parlant français (probablement des miliciens). On lui demande si elle connaît le colonel Chanson. Papa ne lui parlait jamais de ce qu'il savait sur le maquis.

« Non, dit-elle, je connais un monsieur Chansaud.

- Non, non, monsieur Chanson, lui rétorque-t-on de façon catégorique.

- Montez, lui est-il intimé.

- J'ai une petite fille de six mois, toute seule là-haut, répond-elle. »

Mais pour toute réponse : « Montez, montez ».

La voiture démarre et l'un des hommes qui parle français déclare : « Je pense qu'elle ne sait vraiment pas ». Après environ 100 mètres, la voiture s'arrête au n° 6, chez monsieur et madame Lamant (couple qui attend son huitième enfant, la maman est enceinte de 7 mois).

Une fois sorti de chez lui, le mari est sommé de montrer ses papiers ; il les échappe par terre, ce qui lui vaut un coup de crosse de fusil dans le dos. Alors a lieu l'échange d'«otages». Mais ce deuxième ne connaît pas non plus Chanson.

Monsieur Lamant a été libéré 200 mètres plus loin, « chez Pataud » ; là, une personne âgée connaissait le lieu d'habitation recherché...

Maman, libérée, gagne au plus vite l'endroit où Papa s'était réfugié pour lui expliquer la situation. Papa et son ou ses compagnons, longent alors la voie du chemin de fer pour aller avertir le colonel Chanson. Malheureusement, lorsqu'ils arrivent, la maison est déjà encerclée.

Précisions :

• Souvent à l'époque il y avait confusion entre chemin du Goth, chemin de Notre-Dame au Goth et même aussi avec la

rue du petit chemin du Goth (recensement de 1936), ce qui explique peut-être l'hésitation de la Gestapo.

• « Chez Pataud » : c'est l'expression qui était utilisée pour désigner la grande maison au numéro 8 en bord de Vienne. Il devait y avoir des locataires dans l'immeuble.

Josette Johans, née Rousset



La maison de la famille Chanson à Saint-Junien, rue du docteur Roux.

L'arrestation du colonel Chanson

Né en 1884 en région parisienne, Albert Chanson s'installe à Saint-Junien vers 1912 comme fabricant de sacs en papiers. Ancien combattant de 14-18, lieutenant-colonel de réserve, président de l'amicale des Anciens Vrais Combattants de Saint-Junien, il s'engage dans la Résistance dès le mois de mai 1941 au sein de l'Armée Secrète. Dénoncé, il est arrêté le 18 mai 1944 puis déporté à Dachau où il meurt du typhus le 30 janvier 1945.

Simone Pénichoux (1906-1987), l'art et la discrétion

Les peintres de chez nous, c'est le nom donné par le syndicat d'initiative de Saint-Junien à l'exposition qu'il organise pour la première fois en 1959 ; un salon régional qui va accueillir chaque année, durant une décennie, de nombreux peintres de notre Limousin et des régions voisines. Simone Pénichoux, récompensée en 1965 par le prix de la ville de Saint-Junien, fut parmi les artistes les plus fidèles de la manifestation.



Simone Pénichoux, exposition à Saint-Junien en avril 1977. © Photo Limousin Magazine.

SIMONE Pénichoux est née Simone Reix, le 17 mai 1906 à Saint-Junien. Son père, Junien Reix, est artisan mécanicien, spécialiste des machines à coudre dans une cité où les couturières en ganterie se comptent par centaines. Avec cinq frères et sœurs dont elle est la cadette, Simone est élevée dans la maison familiale du boulevard Victor-Hugo. A 18 ans, elle obtient des diplômes de comptabilité et de dactylographie à l'école Pigier de Limoges puis à 20 ans elle épouse Marcel Pénichoux, natif de Roumazières. Celui-ci fait



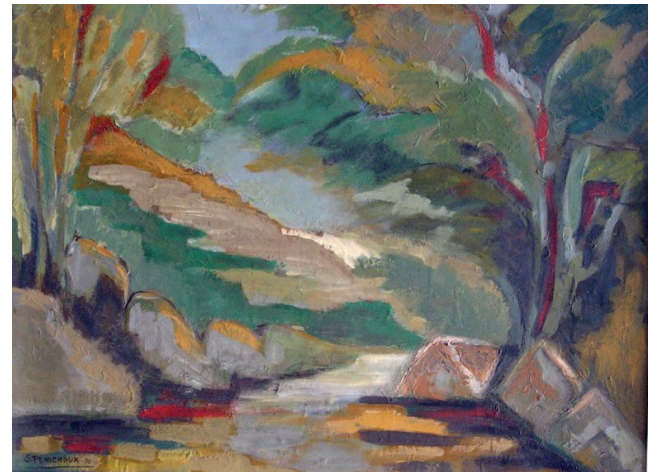
Nature morte, dessin au crayon, 1959, coll. privée.

carrière dans l'administration des chemins de fer et le couple va vivre à Paris durant près de quarante ans, avant de revenir à Saint-Junien.

C'est tardivement, à partir des années 1950, que Simone Pénichoux s'engage vraiment dans la voie artistique : durant une douzaine d'années, elle suit les cours de dessin d'art de la Ville de Paris, sous la direction de Gabrielle Roland. Des études classiques qui n'empêcheront pas l'artiste d'évoluer vers des formes plus stylisées, plus abstraites ; en 1977, elle déclare : « J'ai éliminé certaines notions et ma passion serait plutôt tournée vers des compositions plus irréelles. La peinture est un chant intérieur et il m'est impossible de démarrer sur une toile vierge, il faut qu'elle soit entachée. »

Membre de la Société des Artistes français, Simone Pénichoux a obtenu en 1969 le prix Marceron-Maille ; lauréate du concours général de la Ville de Paris en 1966, 1967 et 1968, elle a exposé plusieurs fois dans la capitale (Salon de Printemps, Salon d'Hiver) mais aussi à Monte-Carlo en 1971. A Saint-Junien, outre le rendez-vous annuel des *Peintres de chez nous*, elle expose 38 de ses œuvres à la salle des fêtes, en octobre 1969, sous l'égide des *Amitiés de Saint-Junien*.

Dans sa maison de la rue de Schiltigheim, elle consacre les dernières années de sa vie à sa passion artistique. Elle finit ses jours à la maison de retraite de Montrozier à laquelle elle lègue quelques-unes de ses œuvres.



Paysage, huile sur toile, 1970, coll. privée.



Marine, huile sur toile, 1976, coll. privée.

Sur la Glane

Aux abords de Saint-Junien, la vallée de la Glane prend des allures de torrent de montagne, ce qui lui a valu le nom de petite Suisse du Limousin. Dès les années 1880, elle devient la destination privilégiée des Saint-Juniauds qui viennent le dimanche s'y détendre, pêcher, pique-niquer ou batifoler sur les rochers. Si le site Corot est le plus fréquenté, un autre lieu, plus sauvage, attire les promeneurs, les gros rochers du Châtelard.



Sur les gros rochers de la Glane, vers 1900, photo GM.

Au pied de l'antique manoir, le fond de la vallée est encombré par un énorme chaos rocheux qui barre la rivière et l'oblige à se frayer le passage en grondant et bouillonnant de cascades en marmites du diable. Les masses de granite et le spectacle de l'eau attirent les « touristes » de l'époque, qui prennent la pose entre les rochers, comme en attestent quelques photographies anciennes.

Le site des Gros Rochers est situé sur le domaine du Châtelard acquis par la commune en 1934. Durant la guerre, une première passerelle en bois est construite sur la rivière. Faite de poutres et de rondins, elle s'appuie sur les rochers pour rejoindre le versant abrupt de Châteaumorand. Les plus anciens d'entre nous se souviennent peut-être de ce rustique ouvrage de bois, « le pont des compagnons », qui ajoutait au charme du site et attirait promeneurs et amoureux. Il disparaît au

début des années 1950 avec la construction du barrage du Gué-Giraud qui modifie profondément l'aspect de la vallée.

Dès son inauguration, en mai 1952, le barrage devient à son tour l'objet de la curiosité des Saint-Juniauds, d'autant qu'une nouvelle passerelle en béton vient remplacer le pont de bois. En forme de pont japonais avec ses deux grandes arches posées directement sur les rochers, elle apporte une touche d'exotisme dans le paysage limousin. De là, surplombant les remous de la Glane, face au déversoir du barrage, on vibre au grondement de la chute d'eau et on perçoit son souffle humide comme un embrun marin. Une petite expérience sensitive, mais aussi un cadre idéal pour une image de jours heureux. Quelle famille de Saint-Junien n'a pas une photographie prise à cet emplacement ?

Aujourd'hui, orpheline du barrage, la passerelle du Gué-Giraud veille sur une Glane assagie dans une vallée reconstituée.

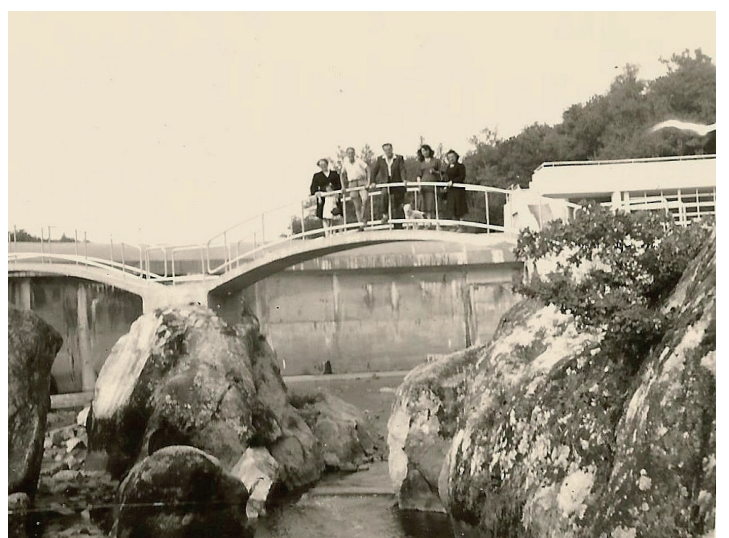
Frank Bernard



Jeunes Saint-Juniauds sur la passerelle, 1950.



La passerelle des Gros Rochers en 1950, CPSM.



En famille sur la passerelle du Gué-Giraud, 1952, collection privée.